

INTERMEZZO

DIALOGUE SUR LA FONDATION D'UN SECRETARIAT DE L'INCERTAIN

« Vous avez dit Ulrich, Ulrich Tuzzi ? »

Ayant quitté mon bureau, je mis environ un quart d'heure pour me rendre à la clinique des Grangettes, à Chêne-Bougeries, un quartier de Genève. Près du parking de la clinique, à l'ouest du bâtiment, j'ai trouvé une vieille maison de deux étages, entourée d'arbres. Peut-être parmi eux sont les survivants des quatre pins, déjà anciens à l'époque, ou des deux bouleaux décrits par Robert Musil dans les notes relatives aux dernières années de sa vie. A moins, bien sûr, qu'ils n'aient fait partie des arbres sacrifiés pour le parking. Je m'étais mis en devoir de vérifier si le bassin en demi-lune existait toujours, lorsque je notai la présence d'un ami, collègue chercheur du CERN (Centre Européen pour la Recherche Nucléaire). Physicien, il était accompagné d'une autre personne, âgée d'environ quarante ans, aux traits fermes, au front légèrement dégarni, les cheveux noirs rejetés en arrière. Tous deux semblaient chercher quelque chose aux alentours de la vieille maison.

Nous nous sommes serrés la main, puis mon ami a fait les présentations : « Un de mes collègues du CERN, Ulrich Tuzzi. »

Il a ensuite expliqué qu'ils étaient venus voir s'il serait possible de louer le rez-de-chaussée de la maison, avec véranda, pour y installer le secrétariat d'un Centre de réflexion sur l'incertain.

– Voyez-vous, m'explique Ulrich Tuzzi, quelques années avant que n'éclate la Première Guerre mondiale qui devait voir la fin de l'Empire austro-hongrois (je suis d'origine viennoise), mon grand-père songeait à créer un Secrétariat général de la certitude et de l'âme.

– Il me semble avoir lu quelque part...

– ... mais il n'y est pas parvenu. Il voulait réconcilier la culture et la tradition scientifique européenne qui, de Descartes en passant par Newton jusqu'à nos jours, n'a cessé d'élargir la brèche entre l'âme et le corps, entre

la connaissance, résultat des sciences naturelles et – ce qui est beaucoup plus difficile à définir – celle engendrée par la perception artistique, entre le certain et l'incertain. Il disait souvent que dans son univers, jusqu'alors, toute vérité lui apparaissait comme divisée en deux demi-vérités.

– Non ! vous n'allez pas me dire, vous qui travaillez pour un centre prestigieux de recherche fondamentale que les découvertes de la physique moderne ne sont que des demi-vérités !

– Si, en quelque sorte. Certaines choses n'étaient pas aussi limpides du temps de mon grand-père – époque dominée par le positivisme et par une accumulation d'unités de savoir définitif et universel. Comme le disait Popper, la science progresse grâce au processus de falsification. Elle étudie les lois de Newton, jusqu'à ce qu'elle réalise que, dans certaines conditions, ces lois sont partiellement fausses. Jusqu'au moment où Einstein arrive sur la scène et révèle qu'elles ne sont pas complètement pertinentes. Et puis après Einstein, arrive Heisenberg et ensuite Prigogine. La recherche est un processus dynamique et ne se résout pas à une acquisition de détails éternellement valides. Toute synthèse nouvelle, tout détail ajouté et la signification des éléments du tout, la théorie de référence, en sera modifiée.

– Mais une chaise sera toujours une chaise, un arbre un arbre, un atome un atome.

– Dans une certaine mesure, oui et sous certaines conditions. Le principe d'incertitude d'Heisenberg nous mène à reconnaître qu'au niveau de l'infiniment petit, l'équivalent d'une chaise peut, à un point donné dans le temps, apparaître comme quelque chose de totalement différent.

– Mais il n'en est pas moins vrai que la technologie devient de plus en plus efficace et que je peux distinguer – pour ainsi dire – l'infiniment petit de plus en plus nettement.

– Il arrive un moment où le simple fait d'observer l'infiniment petit le modifie, parce que l'énergie dégagée par l'observation interagit avec ce qui est observé. On avance encore un peu avec des modèles et des formules mathématiques, mais pour l'instant la situation est de plus en plus complexe et les hypothèses foisonnent et se contredisent souvent.

– Cher Monsieur Tuzzi, dans ce cas, n'êtes-vous pas en train de me raconter qu'il n'y a plus de différence entre les sciences humaines ou sociales (dans lesquelles nous sommes nous-mêmes immergés) et les sciences naturelles qui, par définition, sont assujetties à l'observation objective et certaine ?

– Cette définition a ses propres limites. Les sciences exactes et les sciences sociales se retrouvent de plus en plus fréquemment dans la même situation : elles ont toutes deux à faire avec des degrés divers d'incertitude. Mais grâce à celle-ci, nous avons la possibilité de combler le fossé qui obnubilait mon grand-père. Le résultat est qu'il est désormais possible que la création d'un Centre de réflexion sur l'incertain aboutisse à quelque chose dont le Secrétariat général de la certitude et de l'âme aurait été bien incapa-

ble, à l'époque où l'on considérait que ces deux pôles étaient irrémédiablement séparés. C'est la raison pour laquelle ce Secrétariat n'a jamais vu le jour et pourquoi mon grand-père a vécu ce roman sans fin, divisé par les contradictions entre la nature de l'homme et celle d'une certaine science positiviste, à la poursuite d'une synthèse impossible. Pourtant, aujourd'hui, on peut mettre au bout de ce roman le mot « Fin », grâce à une ère nouvelle qui s'ouvre à la recherche et à la connaissance.

– Ce que vous me dites maintenant c'est que la vie de votre grand-père ou plutôt son roman arrive à la fin précisément parce qu'il peut continuer...

– Cela n'est pas simplement un paradoxe. Musil a écrit, sur ce point, que « les hommes de cet acabit existent certainement aujourd'hui, mais qu'ils sont encore peu nombreux et que de ce fait, il est difficile de réunir ce qui est dispersé ». Actuellement une nouvelle culture est en train de se développer et de se répandre à travers le monde, une culture dans laquelle il devient de moins en moins courant de rencontrer des éléments isolés. Une culture dans laquelle s'élabore une Nouvelle Alliance, et comme le dit le Nobel Prigogine, c'est une culture de processus d'intégration et de construction.

– Il me semble quelque peu problématique que tout ceci, en fait, se fasse à partir de l'incertitude, si le peu de certitude qui reste dans le monde – les quelques certitudes scientifiques – se dérobe sous vos pieds. J'imagine que vous allez simplement aggraver le chaos et le sentiment du vide pour les générations futures.

– C'est tout justement le contraire. Tous les dogmes et les pseudo-religions, qui sont devenus souvent des idéologies politiques, ont pleinement exploité le concept d'une science exacte, certaine et inéluctable. Ils en ont déduit une foule de légitimations sans fondement. Au Moyen Age, les guerres et les massacres étaient justifiés au nom de Dieu. Des massacres encore plus horribles ont été perpétrés, au siècle passé, particulièrement barbare, au nom de lois scientifiques de la société. Jamais auparavant le chaos n'a été orchestré avec autant d'efficacité.

– Mais comment peut-on vivre et donner la vie en proclamant que l'incertitude vaut quelque chose de positif ?

– Il ne s'agit pas de répandre l'incertitude. Le problème c'est de reconnaître que la vie est incertaine. L'humanité doit décider un jour ou l'autre de créer un monde réellement civilisé, constitué de gens capables de maturité. C'est reconnaître la réalité. C'est un acte de conscience culturelle profonde qui est essentiel si nous voulons éviter les manipulations des pourvoyeurs de certitudes définitives. C'est une question d'apprendre à vivre mieux, d'assumer ses propres responsabilités, de se confronter à l'incertitude, de l'accepter. Ce sera la meilleure des psychothérapies...

– Je vois... vous n'êtes pas Viennois pour rien...

– Oui, mais un Viennois qui accepte la réalité et qui demande même qu'on mène d'urgence une enquête sur ce qui est faux chez Freud.

– Je dois dire, cher Monsieur Tuzzi, que je suis un peu perplexe, même très perplexe. Je comprends que vous ayez beaucoup d'affection pour votre grand-père. Mais ne pourrait-on pas dire que votre attitude est, dans une large mesure, due à un monde en crise, à un monde en décomposition ? Si je me souviens bien, votre grand-père a vécu à Vienne surtout pendant les années qui ont immédiatement précédé la chute de l'Empire austro-hongrois. Son souhait de fonder le Secrétariat général de la certitude et de l'âme – j'espère que vous ne m'en voulez pas si je parle franchement – ne venait-il pas d'un désir de fuir la réalité et, de cette façon, de prendre part à la désagrégation-politique de son pays, et même peut-être d'en être responsable, dans une certaine mesure ?

– De toute évidence, l'Empire austro-hongrois était plongé dans une crise importante et se trouvait incapable de faire face aux développements historiques de l'époque et en particulier la montée des nationalismes.

– Une période qui a duré plusieurs dizaines d'années et qui semble avoir coïncidé avec le grand développement de la Révolution Industrielle.

– Exactement. La logique de Descartes et de Newton correspondait à celle de la spécialisation industrielle, de la productivité de la fabrication matérielle, de la spécialisation de la population, et en conséquence, du nationalisme et des classes. Le drame s'est produit lorsque la ligne qui séparait le conflit et la dialectique s'est rompue et que la brèche fut irréparable. L'incompatibilité entre ces deux pôles est, une fois encore, celle qui existe entre la certitude et l'âme. C'est la manière cartésienne de sous-diviser le monde et la vie, révélant une approche qui est intrinsèquement incapable de stimuler les différences de façon positive. Ici, en Suisse, on a accepté que l'Etat fédéral garantisse et protège la souveraineté et l'individualité des cantons. Ce système, fédéraliste, combine et renforce autonomie et supranationalité. C'est la voie sur laquelle peut-être l'Europe s'achemine, pour valoriser ses peuples et ses différences.

– Mais au moins, un Etat indépendant peut-il défendre sa liberté.

– Cela dépend de sa force. L'indépendance de pays inégaux met le faible à la merci du plus fort. Seul l'Etat le plus fort peut peut-être croire être vraiment indépendant. Mais lui aussi est vulnérable dans un monde de plus en plus interdépendant. Il existe actuellement plus de 150 Etats « indépendants » à travers le monde. Tous ne représentent que des demi-vérités, les déséquilibres internationaux incarnant l'autre part de vérité.

– Alors pour vous, la chute de l'Empire des Habsbourg a été un désastre historique. Ne pensez-vous pas que cela participe d'une certaine nostalgie chez vous ? Ne seriez-vous pas, par hasard, en train de créer votre Centre pour la commémoration de l'anniversaire de la naissance de François-Joseph ?

– Je dois admettre que vous avez raison sur un point. D'un autre côté, les nombreuses raisons pour lesquelles l'ancien Empire des Habsbourg devait disparaître doivent être clairement dites : son inaptitude à susciter un plan

valable de fédéralisme moderne, sa gestion erratique des effets ravageurs de la Révolution Industrielle, la rénovation maladroite des structures sociales... Pourtant, d'un autre côté il est nécessaire de souligner les aspects positifs de la coexistence des différents peuples et de ne pas oublier que la désintégration de cet Empire a ouvert aussi la voie au nazisme. Le point important consiste à trouver dans cette nouvelle culture, qui se répand à travers le monde, une possibilité neuve de dépasser la situation actuelle, de progresser, de recréer une image du futur et des opportunités que les vieilles cultures et idéologies qui ne sont plus celles de l'Empire austro-hongrois, mais celles qui l'ont détruit) ont de plus en plus de mal à promouvoir.

– Votre Centre de l'incertain n'est certes pas sans ambitions globales. Je crains que vous ne soyez en train de chercher un type d'humanité qui n'existe tout simplement pas.

– C'est assez vrai, il y a là un grand défi à relever. Mais si personne ne le fait, notre planète aura de la peine tout simplement à survivre décemment, en proie à ses vulnérabilités de toute sorte et origine. Mais c'est vrai, c'est une question de qualité humaine, de bons sens et d'intelligence.

– Tout dépend de ce que vous entendez par qualité. Mon grand-père avait l'habitude de dire qu'il n'avait aucune qualité. Il refusait de se voir confiné dans une vision tronquée de la vie. Une vie à une seule dimension, avec une seule vérité qui ressemble très vite à de l'aveuglement. Bien mieux qu'une vérité, c'est d'en avoir beaucoup et de les mettre à l'épreuve. L'essentiel c'est de vouloir la ou les améliorer.

– Peut-être que c'est vrai. J'aurais tendance à me définir aussi comme homme sans qualités.

– Si vous voulez m'aider pour le Centre de l'incertain, vous êtes le bienvenu.

La nuit était tombée et quelqu'un avait allumé les lumières de la véranda de la maison du chemin de Grangettes (le n° 29 pour être précis).